L'Illustration Européenne.

ABONNEMENTS.
BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50.
ETRANGER fr. 10, plus les frais de poste.
Directeur : THÉO SPÉE.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE.

SOMMAIRE. - Gravures : - Vues de la Bohême. Le Château de Hradschine à Prague. - Une Femme Turcomanne en Vedette. - Un Déménagement, d'après M. Bruck Lajos. - Les Puits des Steppes de Dobrudscha.

TEXTE: - Avis. - Nos Gravures. - Chronique Littéraire. La Grève des Houilleurs, drame. - Connaissances usuelles de la Semaine. - Les Visions du Père Maclou. Nouvelle. - Plaire dans le Monde. Lettre d'une vieille Femme à sa petite-fille. - Un Cœur de Femme transparent. - Bannie du Toit paternel. Roman.

ADMINISTRATION:
Boulevard du Nord N°. 107.
à BRUXELLES.
Administrateur: C. APPELIAN.

Prop.-Éditeur HENRI BOGAERTS.

N°. 30. — 10e ANNÉE. — 29 Mai 1880.

AVIS.

Le 10 mai, nous avons procédé au tirage au sort, dont nous avons parlé dans le n° 26 du 1er mai 1880, et les numéros suivants sortis ont droit à la prime de la Peinture-Bogaerts : 1-6-12-20-24-55-58-60-70-82.

Les abonnés qui ont reçu avis de ces numéros recevront leur prime, sur demande par écrit, adressée au Directeur de l'Illustration Européenne.

Les abonnés qui ont reçu avis d'un numéro compris entre 1 et 50 peuvent nous réclamer, contre envoi d'un mandat-poste de frs. 12.50, la même prime, enfermée dans une boîte artistique élégante et rendue franco à domicile.

L'ADMINISTRATION.

VUES DE LA BOHÊME. — LE CHATEAU DE HRADSCHINE A PRAGUE.

NOS GRAVURES.

VUES DE LA BOHÊME. — LE CHATEAU DE HRADSCHINE A PRAGUE.

Prague, capitale de la Bohême, est située dans une contrée pittoresque, entourée de montagnes; elle est arrosée par la Moldau, qui la coupe en deux parties, réunies par un des plus anciens et des plus beaux ponts de l'Allemagne. Ce pont, construit en 1357 par l'empereur Charles IV, de la maison de Luxembourg, est orné de statues étranges, les unes en pierre, les autres en bronze, avec une grosse tour à l'entrée.

L'ancienne et la nouvelle ville occupent la rive droite du fleuve; la Petite-Cité et le Hradchine couvrent la rive gauche.

C'est dans l'ancienne ville, irrégulière et mal bâtie, avec des rues tortueuses et escarpées, que l'industrie et le commerce sont le plus actifs. La nouvelle ville est plus vaste et plus belle, mais moins animée; là ce ne sont que demeures seigneuriales avec écussons sculptés sur les façades.

Le château de Hradschinc, le vieux palais des rois de Bohême, est d'un aspect vraiment majestueux. Il fût bati en 1333 par Charles II sur le modèle du Louvre. Un incendie le détruisit dans le XVI[e] siècle et il a été reconstruit tel qu'on le voit aujourd'hui.

C'est du haut de ces fenêtres que le comte de Thurn, en 1618, fit précipiter les conseillers impériaux, à la suite d'une discussion orageuse. Cette opération peu courtoise a pris dans l'histoire, le nom de „Défenestration de Prague" et a provoqué la „Guerre de trente ans."

C'est dans ce palais qu'a lieu le couronnement des empereurs d'Autriche comme rois de Bohême.

C'est donc là que l'archiduc Rodolphe et la Princesse Stéphanie seront proclamés souverains de Bohême.

Parmi les monuments remarquables de Prague, il faut citer la cathédrale, renfermant les tombeaux des anciens rois, et entre autres celui du premier de cette dynastie disparue, Ottocar I; les sarcophages de ces monarques perdus dans la nuit des temps sont dorés comme des châsses et vénérés par les Bohémiens comme des monuments nationaux; le palais de Schwarzenberg, où s'est retiré, après son abdication, l'empereur Ferdinand, oncle de l'Empereur régnant; l'Université, qui comptait, jusqu'en 1409, parfois 20,000 étudiants.

Prague a une population de près de 180,000 habitants, d'origine bohême ou tchèke et allemande; comme les Viennois, ils sont généralement froids et réservés, aimant cependant les plaisirs et la musique, qui est cultivée avec succès dans leur ville.

UNE FEMME TURCOMANNE EN VEDETTE.

Les Turcomans, peuple nomade de la race mongole, vivent disséminés dans les vastes régions qui s'étendent depuis la mer Caspienne jusqu'aux confins extrêmes de la Perse et de la Turquie d'Asie.

Ce peuple, à l'exception de quelques tribus, qui se sont fixées en Perse et en Boukharie, ne vit que de rapine et de brigandage. Ils fondent sur les caravanes, pillent les villages, rançonnent les habitants et souvent les réduisent en esclavage. Leurs richesses consistent en bêtes à cornes, chameaux, moutons, et surtout en chevaux, les plus beaux de la contrée.

Divisés en plusieurs tribus, ils se ressemblent par leurs usages, leur langue, qui est un dialecte du turc, et leur religion, qui est l'Islam sounite. Ils observent les pratiques de cette religion sans s'inquiéter des dogmes. Ils vivent indépendants: „Dieu seul est notre chef," disent-ils. Leurs prêtres exercent sur eux une grande autorité. Mais depuis quelques années la Russie a commencé la conquête des peuplades turcomannes de la mer Caspienne. Bien que reconnaissant la suzeraineté du Czar, elles ne payent aucun tribu. Ce n'est cependant pas sans une lutte héroïque qu'elles se sont soumises; les femmes mêmes rivalisèrent de courage et d'audace avec les hommes contre leur puissant ennemi, et notre gravure représente une de ces femmes guerrières, une mère de famille, placée en vedette sur la lisière du bois et prête, à l'approche du moindre danger, à s'enfuir, montée sur son chameau, et à donner l'alarme au camp de ses frères.

UN DÉMÉNAGEMENT.

Tables, coffres, paniers, cartons, tonneau, sac, et autres objets, sont jetés pêle-mêle par toute la maison, depuis le grenier jusqu'à la cave. Nous sommes en un mot en plein déménagement, c'est tout dire; et pendant que tout le monde court, crie, gesticule, ordonne, se bouscule, seule une petite fille conserve tout son calme au milieu de l'agitation générale. Elle a recueilli ça et là quelques petits objets de plus ou moins de valeur, les a réunis dans un mouchoir, et la voilà déjà prête à partir depuis ce matin, alors que tout n'est qu'à moitié emballé. Peut-être devra-t-elle encore rester longtemps ainsi en faction, son énorme parapluie dans un bras, et son paquet sous l'autre Ce vieux rifflard est sans doute celui de sa grand'mère, et celle-ci, de peur qu'il ne s'égare ou que quelque main un peu leste ne l'attire à elle, l'a confié à l'enfant, qui n'aurait garde de s'en dessaisir un instant; car elle sait quelle peine causerait à son aïeule la perte de ce parapluie, vieux compagnon qui a fait avec elle le voyage de la vie.

LES PUITS DES STEPPES DE DOBRUDSCHA.

Les immenses steppes, qui s'étendent dans le district de Dobrudscha, le long de la mer Noire, sont couverts de marais aux eaux stagnantes et insalubres.

Rien n'égale la tristesse, la sécheresse et l'aridité de ces plaines incultes.

Ça et là on rencontre quelques puits creusés par la main de l'homme, et pour que ces sources d'eau douce ne soient pas taries par l'ardeur du soleil, il a fallu les creuser à une très grande profondeur. Près de chaque puits, on aperçoit une espèce d'échafaudage, autour duquel sont tournées des cordes, qui servent à descendre les seaux dans ces citernes; et ce sont des chevaux, comme le présente notre gravure, qu'on emploie à dérouler ces cordes ou à les enrouler, selon qu'on fait descendre ou monter l'eau.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

LA GRÈVE DES HOUILLEURS,

Drame,

par le Dr C. Paret. (1)

Il n'est pas besoin, ce me semble, de présenter M. Paret aux lecteurs de „l'Illustration Européenne." L'auteur de „la Grève des Houilleurs" a publié, l'an dernier, dans ce journal, une touchante Nouvelle, traitée dans cette gamme reposée qui procure aux esprits lassés des coups d'assommoir du roman-feuilleton, la sensation de bien-être que l'on éprouve en écoutant le gazouillement de la petite flûte, après un ensemble assourdissant où la grosse caisse et les trombones ont fait assaut de politesses mutuelles.

Aujourd'hui, M. Paret, célébrant à sa manière le cinquantième anniversaire du soulèvement national qui brisa le collier de force délicatement attaché au cou de la Belgique par le Congrès de Vienne, M. Paret, dis-je, se décide à faire paraître une œuvre dramatique tout particulièrement intéressante.

On pourrait croire, en le voyant consacrer ses rares loisirs à l'élaboration de travaux semblant purement littéraires, qu'il met en pratique la trop fameuse théorie de „l'art pour l'art" d'où nous sont venues tant de productions niaises ou malsaines, peu pensées et fort mal écrites, dont les phrases ampoulées ressemblent à ces ballons de baudruche qu'un coup d'épingle dégonfle en un instant. Notre auteur a de plus nobles visées. Sa pièce est une leçon de haute morale. S'il a choisi la forme du drame, c'est pour mieux sculpter l'idée-mère de son œuvre, lui donner des contours plus nets, pour couper l'action en tableaux et en scènes faisant ressortir avec plus de vigueur les enseignements qui en découlent. Je me hâte d'ajouter que cette pièce n'est pas destinée à affronter les hasards de la représentation. Franchement, elle y perdrait. Les personnages sont esquissés avec tant de délicatesse qu'il vaut mieux se les imaginer que de les voir prendre corps et vie sur les planches d'un théâtre.

***

(1) Chez l'auteur — Handzaeme (Flandre occidentale).

„La Grève des Houilleurs" met en plein jour une vérité vérifiée par l'expérience quotidienne : à savoir, que des causes, petites en apparence, produisent souvent les effets les plus désastreux. Une première faute entraîne à une plus grande et conduit finalement à un abîme de maux.

Prenez une famille, heureuse, calme, envisageant sans inquiétude l'avenir qui lui sourit; et supposez qu'un principe de dissolution y soit jeté par le vice ou par la haine. Aussitôt, comme la bulle d'air qui, introduite dans l'artère, va tôt ou tard se loger au cœur pour y arrêter la vie, cette félicité chancelle, ses assises fragiles sont ébranlées et, en dernier résultat, un effondrement général vient attester une fois de plus que le lot de l'humanité est la souffrance et non le repos. Souvent, il est vrai, le mal n'en arrive pas à ses dernières conséquences. S'apercevant de la pente dangereuse sur laquelle il glisse, l'homme, par un effort généreux, se redresse et se sauve. Bienheureux celui qui, perdu dans les flots engloutisseurs, trouve la petite planche et sait user du secours inespéré que le Ciel met à sa portée!

***

Dans la fiction imaginée par M. Paret, le mal produit tous ses effets. Avec une logique impitoyable, l'auteur tire de la situation qu'il a posée au début toutes ses conséquences, jusqu'à la dernière.

Le houilleur Briom vit en paix et dans l'aisance, récompensé de ses labeurs et de son honnêteté par la tendre affection des siens et l'estime de ses compagnons. Une grève éclate. Un de ces hommes sataniques qui sont la pourriture de la société, à qui ils s'efforcent de communiquer leurs principes morbifiques, découvre le côté faible de Briom, presque son seul défaut: l'amour de la boisson. Il l'attire dans un piége infernal. C'en est fait. Le drame se précipite; les situations se nouent, se tendent; le dénouement arrive, rapide comme la foudre, terrible comme elle. Briom, meurtrier involontaire de sa fille, meurtrier du mauvais génie qui l'a conduit au crime, n'ouvre les yeux au repentir que lorsqu'est venu le moment fatal de l'expiation. La justice des hommes va le juger. Et, à côté du cadavre de son enfant, il laisse une mère que la douleur a privée de sa raison, et le pauvre fiancé de sa fille, rebuté par lui dans les derniers temps, et qui va vider à son tour le fond de la coupe d'amertume. Mort, folie, crime, deuil et brisement du cœur: voilà le résultat dernier d'une démarche imprudente de Briom. Lisez le drame de M. Paret, et vous verrez comme tout cela s'enchaîne, comme ces coups de massue de l'infortune sont dans l'ordre des déductions logiques!

***

Le souffle véritablement philosophique qui circule à travers les pages de cette œuvre, n'est pas moins sensible dans le développement des caractères que dans la marche vigoureuse de l'action dramatique. Chaque personnage est un portrait, portrait-type, s'éloignant tout autant d'un réalisme vulgaire et grossier que d'un idéalisme outré.

Voici d'abord Briom qui se montre à nous, aux premières scènes, comme le modèle du bon et brave ouvrier. Malheureusement, son caractère est faible. L'heure de l'épreuve sera pour lui l'heure de la chute. Combien ne voit-on pas de ces hommes incapables de secouer le joug d'une passion, d'une influence, d'un préjugé et qui deviennent, par manque d'énergie, sinon coopérateurs, du moins complices des actes les plus lâches, les plus odieux, les plus en opposition avec la voix secrète de leur conscience qui, publiquement, a capitulé avant le combat!

Et chez Durlot, cynique personnage dont la vie réelle ne nous offre que trop d'exemplaires en chair et en os, quelle perversité! Quelle suite dans ses desseins détestables! Esprit à demi-instruit, de cette science incomplète qui développe la pire des vanités, sans

produire la vraie lumière, Durlot s'est fait agitateur par métier. C'est un de ces sinistres coquins jouant le tout pour le tout, et finissant parfois, en notre siècle d'audaces, par décrocher la timbale du pouvoir, à moins que la Cour d'assises n'ait eu auparavant à s'occuper de leurs petites affaires.

***

Mais, en regard de ces sombres figures, nous apparaît Gertrude, dont l'élévation des sentiments et la sublime et simple résignation composent un type admirable de mère et d'épouse, épouse qui supporte, — tant qu'elle le peut, — les reproches, les menaces, les avanies de Briom, et ne se révolte que lorsque le salut de son enfant lui commande la légitime énergie du droit contre la force! Quelle douce et touchante créature que cette Jeanne, fleur de jeunesse flétrie par les premières atteintes de la bise, et dont la bouche ne laisse échapper, dans le dernier souffle d'une vie expirante, que des paroles de pardon, d'abnégation, de paix et de fervente espérance! Quelle transformation rapide et quelle épuration! Au premier acte, c'est la joie commune, presque enfantine, d'une petite paysanne dont on célèbre les modestes fiançailles. Tout est heureux autour d'elle. Pourquoi craindrait-elle? Mais à peine le malheur a-t-il lancé ses premiers traits, qu'elle s'agrandit de toute la hauteur de son dévouement. Son cœur s'affermit. Le malheur est vaincu. Elle a triomphé de la souffrance. L'enveloppe mortelle peut se déchirer. L'âme plane dans des régions où elle entrevoit les félicités éternelles que rien désormais ne troublera.

Que dirai-je de Pierre Berthié, modèle de l'homme, jeune encore, que n'ont pu séduire les entraînements du monde; de Sanders qui, à l'autre pôle de la vie, nous représente la persévérante et invincible droiture, l'un et l'autre attachés aux devoirs de leur pénible état et sacrifiant tout plutôt que d'y manquer d'une ligne? — Tous ces personnages passent sous nos yeux, avec leurs caractères finement retracés, intéressants parce qu'ils ont une existence réelle et qu'ils parlent naturellement sans „naturalisme". Le drame de M. Paret a pour grande qualité l'unité de plan et de composition. Cette unité se montre aussi bien dans la conduite de l'action que dans le développement des caractères. Tout y est lié, amené avec une simplicité de procédés surpassant l'art le plus subtil. Les péripéties se succèdent sans transitions artificielles. Rien n'est factice. Chaque partie est à sa place.

Le premier acte contient d'excellents conseils donnés indirectement aux ouvriers par les personnages en scène, et destinés à leur ouvrir les yeux sur les désastreuses conséquences des grèves. Cet acte s'adresse surtout à la raison. Le deuxième et le troisième, par contre, font vibrer les cordes les plus sensibles du cœur. De nobles sentiments y sont exprimés en un langage ému, et qui parfois se colore des couleurs les plus fraîchement poétiques, comme dans cette réponse de Pierre Berthié: „Le lierre ne quitte point l'arbre qu'il enlace! Si l'arbre tombe, il tombe avec lui; si on l'arrache, il meurt aussi."

***

On me dira peut-être, — car il faut faire la part de la critique, — qu'à côté des qualités que je viens de signaler, il existe aussi des défauts: l'action, au premier acte, retardée par les discours des houilleurs sur les grèves et leurs funestes suites, languit un peu; le style dont se servent les personnages n'est pas toujours très en rapport avec leur éducation; certaines parties manquent d'ampleur, etc. — D'accord, je concède que „la Grève des Houilleurs" n'est pas exempte d'imperfections.

Mais ce qu'il fallait surtout mettre en relief, c'est la pensée du drame, sa logique, son but élevé, ses enseignements pratiques, sa grande moralité, l'exacte peinture des caractères qui, dans un ouvrage de cette espèce, est une condition nécessaire de réussite.

***

M. Paret, écrivant pour les gens qui cherchent, dans leurs lectures, une honnête distraction, s'est fait scrupule de respecter les plus strictes convenances. Il faut l'en féliciter, d'autant plus que son ouvrage peut et devrait être mis entre les mains de la classe laborieuse, spécialement dans les bassins houillers du Hainaut. Comme l'action se passe aux environs de Charleroi, pendant la longue grève qui a sévi, surtout dans le Centre, à la fin de l'année 1875, nul doute que les ouvriers de ces contrées n'y trouvent plaisir et profit. C'est leur propre histoire, individualisée, que l'on présente à leurs réflexions. Plus d'un certainement se prendrait, après avoir lu par curiosité l'histoire intime des infortunes de la famille Briom, à méditer sérieusement cette courte phrase qui termine la pièce: „Et voilà à quoi aboutissent les grèves." C'est ce que dit le vieux Sanders, en montrant Briom garrotté par la gendarmerie, et c'est, on peut l'ajouter, la substance de tout le drame. Montrer, par une intéressante fiction, quelle chaîne de maux engendre cette plaie périodique de nos régions industrielles, a été le but principal de M. Paret. A-t-il réussi? — J'ose répondre hardiment que oui, et lui souhaiter en même temps le succès de bon aloi que mérite son œuvre. Car, comme le remarque La Bruyère, avec une grande finesse de critique, „quand une lecture vous élève l'esprit, et qu'elle vous inspire des sentiments nobles et courageux, ne cherchez pas une autre règle pour juger de l'ouvrage: il est bon et fait de main d'ouvrier." Et c'est précisément l'impression que l'on ressent en lisant „la Grève des Houilleurs."

DON HENRIQUE.

CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

Femmes de ménage, ceci s'adresse spécialement à vous: il s'agit de votre véritable programme:

La première de vos connaissances, celle qui est indispensable à toutes les personnes du sexe, de quelque condition qu'elles soient, c'est la parfaite connaissance du ménage dans toutes ses branches.

C'est là le vrai champ d'activité et de gloire pour une femme, où elle peut et doit montrer toute sa capacité et son génie.

Cette connaissance, je dirais presque cette science, est d'une étendue bien plus grande qu'on ne le croirait au premier abord.

Premièrement, il faut que la vraie femme de ménage connaisse toutes les marchandises, denrées et objets qui servent aux besoins et aux agréments de la vie journalière, leurs prix et leurs bonnes ou mauvaises qualités; qu'elle sache où, en quel temps, et de quelle manière, on peut acheter telle ou telle chose au meilleur marché, avec le plus de sûreté et de profit. Il faut aussi qu'elle connaisse les falsifications et les supercheries que les vendeurs sans conscience emploient souvent pour nous tromper sur la qualité ou sur la quantité des objets qu'ils vendent, et qu'elle soit instruite des moyens de découvrir la fraude.

Mais il ne suffit pas de savoir acheter: il faut aussi savoir conserver et employer.

Apprenez donc comment telles ou telles denrées doivent être gardées, séchées, salées ou confites; comment chacune d'elles doit être préparée de manière que, sans devenir trop chère, elle devienne de meilleure qualité, d'un goût plus exquis, et qu'elle soit plus salubre.

Apprenez comment on peut se procurer, à soi et aux siens, le plus de commodités et d'agréments avec le moins de dépense; comment on doit arranger la table et l'ameublement avec autant de goût et de bienséance que de simplicité et d'économie; comment on peut préserver telle chose de se gâter, et de quelle manière on peut la rétablir.

Une bonne ménagère doit, non seulement connaître et savoir faire tous les ouvrages de la maison, mais il faut souvent qu'elle les fasse en effet, et qu'elle prouve alors qu'elle est plus habile et plus prompte que toutes ses servantes, autant pour les animer que pour piquer leur émulation, économiser le nombre de domestiques, lorsque les circonstances l'exigeront. Par cette activité, sa maison sera toujours dans un ordre parfait, et elle se conserve saine de corps et d'esprit.

Enfin appliquez-vous à devenir aussi habile dans tous les ouvrages de femme qu'il est possible, devenez excellente couturière, brodeuse, tricoteuse, etc. Ce sera pour vous une grande ressource, sous plusieurs rapports, et vous vous habituerez à temps à pouvoir faire vous-même tout ce dont vous aurez besoin pour l'habillement de vos enfants et pour votre propre toilette; vous serez alors à portée d'être toujours mise avec autant de propreté et d'élégance que d'économie.

BARONNE DE HAUTFAYS.

LES VISIONS DU PÈRE MACLOU.

Nouvelle.

VII.

Donc Jean Maclou, à la vue du savetier, qui venait soudainement de se montrer à lui, parut comme frappé de stupeur. Le nouveau venu, croyant dans le premier moment qu'il avait à faire à un maniaque, s'arrêta, le regardant en silence et de l'air de la pitié.

Le long tisserand fut le premier qui rompit le silence, et certainement il avait l'intention de détruire les craintes du savetier.

— Mon brave homme, dit Jean, me connaissez-vous? dites-le moi avec franchise. Aviez-vous jamais vu ma figure avant cette époque?

— Vraiment, dit son interlocuteur, je pense maintenant que je l'ai déjà vue; mais je ne peux me rappeler où.

— Etait ce la nuit ou le jour que vous m'avez vu?

— Certainement, jamais pendant la nuit.

— Alors je crois que je me trompe, je m'oublie et ne pense point à ce que je dis; je vous prie de m'excuser.

— Oh! il n'y a point là d'offense, l'ami, dit le savetier, pas la moindre; ce n'est seulement qu'une petite méprise. Vous avez pensé que c'était moi, j'ai pensé que c'était vous, et il paraît que ce n'est ni l'un, ni l'autre.

Le savetier ne savait plus absolument que penser de Jean, qui tombant de nouveau dans le silence, le fixait attentivement, parce qu'il voyait que c'était exactement le même individu qui lui était apparu pendant son sommeil, et lui avait parlé du trésor, et parce que la vision lui parut s'approcher davantage de la réalité.

Le savetier portait sur sa tête un grand chapeau à trois cornes.

Jean fut très-surpris de cette circonstance, et ne sut plus quel parti prendre; certes, ce n'était point une pierre que le savetier avait sur sa tête, c'était bien un chapeau, qui cependant ressemblait d'une manière si frappante à une pierre à trois cornes, qu'il fut satisfait de voir que, du moins, l'un lui représentât l'image de l'autre.

Il vit qu'il y avait là dedans quelque chose d'extraordinaire, et dont il tira un bon augure. Mais Jean fut très-embarrassé sur la manière de résoudre le mystère qui existait entre le chapeau et la pierre à trois cornes: il ne doutait point qu'il n'eût trouvé le premier indice qui devait le conduire à la découverte du trésor; car il avait trouvé, autant qu'il pouvait en juger, ce chapeau retapé à trois cornes, exactement au point central, entre le pont et le coin nord de l'abbaye.

Ajoutez que c'était la même personne, pour la voix, la forme, la figure et les traits, qu'il avait vue en songe, et qui avait eu avec lui plusieurs conversations sur les bourses cachées.

Mais alors, qu'y avait-il dessous le chapeau, excepté le savetier lui même?

Certainement, ce ne pouvait être une poche pleine d'or et d'argent.

La coïncidence de tous ces faits était néanmoins si frappante, qu'elle méritait un examen approfondi; l'homme le plus sage en eût été frappé, et eût cherché à obtenir quelque solution; et je serais curieux de savoir comment le lecteur eût agi en pareil cas.

Jean, ainsi que je l'ai dit, était le vrai philosophe de la nature, et parvenait toujours aux solutions les plus claires et les plus simples, en déduisant les effets de leurs causes générales.

Il demanda d'abord au savetier de pouvoir examiner son chapeau, ce qui lui fut accordé.

Il en regarda l'intérieur. Voyant qu'il n'y avait là ni argent, ni doublure, il le lui rendit, en disant que c'était un curieux chapeau. Il

UNE FEMME TURCOMANNE EN VEDETTE.

demanda ensuite, d'un grand sérieux au savetier, s'il n'avait jamais avalé de l'or. L'autre lui répondit que jamais, à sa connaissance, cela lui était arrivé.

— Du moins, dit le visionnaire, vous n'avez jamais pu en avaler de grandes quantités... Très-bien; mais, l'ami, soyez assez bon pour vous reculer un peu.

Le savetier le fit; et Jean, marquant alors d'une manière exacte le lieu où il s'était assis et où il l'avait vu pour la première fois dans sa forme réelle, sortit aussitôt pour se procurer des pioches, regardant comme certain que la bourse si désirée devait se trouver là-dessous.

Il revint bientôt avec une pique et une bê-

che, et se mit à creuser en toute diligence sur le côté de la rue étroite, au grand amusement du vieux savetier qui, de crainte d'être blâmé de ses concitoyens, s'en alla dans son échoppe, et attendit l'issue de cette singulière aventure.

VIII.

Quoique le pauvre Jean Maclou fût très affamé, il travailla avec des efforts plus qu'extraordinaires; le fossé s'agrandit et devint profond; il arriva bientôt au sable, ensuite à l'argile.

Deux ossements qu'il y trouva accrurent beaucoup ses espérances, en lui donnant à penser qu'ils appartenaient au corps du propriétaire de la bourse; mais il arriva enfin au

UN DÉMÉNAGEMENT, D'APRÈS M. BRUCK LAJOS.

rocher, et ne put creuser plus loin.

Il allait néanmoins faire de nouvelles tentatives, lorsque les habitants de l'endroit, qui commençaient à se mouvoir dans les rues, s'assemblèrent autour de lui en lui demandant quel était le but de son travail. Il les pria de s'occuper de leurs affaires et de ne point le troubler dans les siennes. Sur cette réponse, les premiers s'éloignèrent, croyant qu'il était occupé à réparer la rue; mais peu de temps après, vint le garde champêtre qui le força de cesser son travail, le menaçant, en cas de refus d'obéir et de combler le trou qu'il avait creusé, de le conduire en prison et de le faire punir.

Le père Maclou fut forcé de céder et de

renoncer encore une fois à ses espérances de richesses. Il combla le fossé avec des marques visibles de chagrin et de désappointement.

Il ne lui restait plus alors d'autre parti que de s'en retourner comme il était venu, et de reprendre de nouveau la misérable navette de tisserand; et il ne sut même pas comment se procurer à déjeûner dans le moment, et encore moins comment Thérèse et ses filles déjeûneraient dans leur demeure. Le garde champêtre et un échevin lui demandèrent d'où il venait et ce qu'il venait faire là; mais il refusa de les satisfaire, et, après qu'il eût rétabli la rue dans le même état, ils le laissèrent aller.

Il y avait quelque chose de si extraordinaire dans tout ce dont le savetier avait été témoin, qu'il se détermina à découvrir, s'il était possible, à quoi pensait cet homme étrange. Il craignait de plus en plus que sa raison ne fût un peu dérangée, et cependant il y avait dans cet inconnu une simplicité si naïve qu'elle l'intéressa; et il crut d'ailleurs avoir découvert en lui quelques éclairs de finesse qui ne pouvaient être le partage d'un idiot.

Dans cette opinion, aussitôt que la foule fût dispersée, que Jean eût repris son bonnet et son bâton, et se fût mouché deux ou trois fois, en jetant un dernier regard d'adieu sur le pont et la vieille abbaye, le savetier sortit pour aller à lui, et le pria d'entrer et de partager son déjeûner.

Maclou accepta avec reconnaissance cette offre, faite de la manière la plus amicale, et jamais homme ne fit plus d'honneur à l'hospitalité de son hôte que notre héros ne le fit ce jour-là.

Après avoir pris une grande assiette d'excellent potage, humecté d'un excellent pot de bière, la fille du savetier lui présenta un grand morceau de lard grillé.

Cette riche et solide nourriture répondait si parfaitement aux besoins de notre pauvre Jean, qu'il se mit à manger avec la plus grande avidité, et que le savetier, voyant son grand appétit, contraignit le sien, pour que la portion de son convive fût plus forte.

La sensation délicieuse excitée par cet excellent repas, fit oublier à Jean son dernier désappointement, et même avant que le lard ne fût fini, il avait commencé à parler avec quelque vivacité; mais la sphère de sa conversation était extrêmement circonscrite, se bornant à un seul objet: celui des bourses cachées dans la terre, et tout ce qui pouvait y avoir rapport.

Il demanda au savetier quelle espèce d'hommes étaient les moines qui avaient vécu dans la vieille abbaye, les abbés qui les gouvernaient, les sources de leurs richesse, et les précautions qu'ils prenaient, lorsque les ennemis faisaient quelque invasion.

Il n'y avait point de sujet dont le savetier aimât plus à s'entretenir. Aussi Jean ne fut de sa vie aussi fatigué de monachisme, n'ayant été fait aucune mention de bourses dans ce discours si ennuyeusement prolongé.

Le déjeûner fini, le savetier fit boire à son hôte un bon verre d'eau-de-vie, et ensuite un second, que celui-ci reçut avec le sourire de la plus vive satisfaction; et, après l'avoir tenu un instant entre lui et le jour, pour jouir de sa belle couleur, il but à la santé du savetier, et désira qu'il pût trouver une bourse, ce bonheur étant à ses yeux le plus grand qu'on pût obtenir sur la terre.

IX.

Le savetier, pensant que maintenant son convive était dans les dispositions convenables, le pria de lui expliquer, si du moins cela lui convenait, les motifs de sa conduite de la veille et du matin. Jean rit avec finesse, et, regardant les femmes qui étaient occupées à aller et venir, dit enfin à son hôte qu'il était prêt à lui apprendre ce qu'il désirait; mais que, pour cela, il fallait qu'il fût seul avec lui.

Aussitôt ils allèrent dans l'échoppe, et après que Jean eût prié le savetier de fermer la porte, il lui parla ainsi:

— Vous m'avez traité, l'ami, d'une manière si honnête et si amicale, que je ne peux vous rien cacher, et je vous dirai la vérité toute entière; cependant, comme je prévois d'avance que vous me prendrez pour un grand fou, ni mon nom, ni celui de ma femme, ni même celui de ma demeure ne vous seront connus; mais ce n'est pas loin de Kesloo... une affaire de quelques lieues.

Jean lui raconta les dangereuses méprises que ses rêves lui avaient causées à l'égard de la pauvre Thérèse.

— Tout cela, continua-t-il, m'a donné envie de venir moi-même à Kesloo, pour voir si les choses étaient telles qu'elles m'avaient été si souvent dépeintes dans mes rêves; et ce matin, quand nous nous sommes rencontrés, d'après des raisons que je n'ai pas besoin ni qu'il ne me serait possible de vous expliquer, j'ai cru que j'avais bien réellement trouvé le lieu qui m'avait été indiqué. Maintenant, je vous ai dit l'exacte vérité, et certainement vous me prendrez pour un maniaque achevé.

Le savetier, qui s'était extrêmement amusé de ce récit, répondit de la manière suivante:

— Un homme, mon bon ami, peut momentanément agir comme un fou, et cependant ne pas l'être; il peut se lever pendant son sommeil et agir alors comme un insensé; mais si, une fois éveillé, il prend son rêve pour une réalité, c'est alors qu'il agit en véritable fou.

— Je voyais que vous alliez en venir là.

— Non, attendez que je m'explique.

— Oh! c'est inutile: la chose est assez claire, et il faut que je pense à regagner ma maison.

— Arrêtez un moment, mon homme, reprit le savetier, en le retenant par son habit, au moment où il se levait; il faut qu'avant que vous vous en alliez, je vous raconte une histoire relative à une bourse... Elle vous expliquera tout cela avec beaucoup plus de clarté et de précision que je ne pourrais le faire avec toute ma logique. Je dois vous avouer que je suis moi-même très-sujet à faire des mauvais rêves, et même des plus extraordinaires. Lorsque j'étais encore enfant, je ne passais presque pas de nuit sans rêver que j'étais moine, confessant quelques-unes des filles ou femmes de Kesloo, et me rappelant ensuite tout ce qu'elles m'avaient raconté. Cette folie était portée au point qu'à peine avais-je fermé l'œil chaque nuit, que je redevenais moine, et m'occupais toujours de confession. Il y avait, entre autres, une charmante fille, nommée Jeannette, à qui tous les jeunes garçons faisaient la cour. Je suis certain que, pendant mon sommeil, je la confessai plus de cent fois, lui pardonnant toujours ses péchés.

Le père Maclou éclatait de rire, faisait des grimaces, et à chaque instant allongeait le cou, pour voir si la porte était bien fermée, et en rajustait le loquet.

— Ainsi, dit-il ensuite, vous rêviez toujours que vous étiez moine?

— Si souvent que cette pensée finit par me devenir familière, et que même, dans le jour, j'ai souvent cru l'être.

— Cela m'est également arrivé, dit Jean; cette pensée m'est devenue aussi familière qu'à vous, et, la nuit comme le jour, j'ai cru que vous étiez un moine.

Le savetier fixa Jean, et pour cette fois le crut sérieusement frappé de folie; mais celui-ci, craignant d'en dire plus, sur la bourse cachée, que la prudence et la discrétion ne le permettaient, se reprit en disant qu'il avait voulu dire qu'il ressemblait, par son extérieur décent, à un des membres de quelque ordre religieux.

Alors le savetier continua:

— Eh bien, je n'en suis point encore à l'histoire que je voulais vous raconter. J'ai eu la nuit dernière un rêve tel que je n'en avais point eu depuis vingt ans; et je pense même que, dans toute ma vie, je n'en ai pas fait d'aussi extraordinaire. . Il ressemblait aussi au vôtre, puisqu'il avait rapport à une bourse cachée...

— Ah! mon homme, dit Jean, que Dieu vous conserve! Mais attendez que j'aie encore vu si la porte est bien fermée.

Après avoir fait son examen, le tisserand revint sans retard pour écouter, de toutes ses oreilles, l'histoire du rêve du savetier.

(La fin au prochain numéro.)

PLAIRE DANS LE MONDE.

LETTRE D'UNE VIEILLE FEMME A SA PETITE-FILLE.

Il y a un demi-siècle, mon enfant, j'étais jeune et jolie comme vous, et j'eus naturellement la fantaisie d'être aimable dans le monde. Peut-être n'y aurais-je pas pensé, si j'avais été laide; mais du moment où j'avais obtenu quelques succès, je regardai les succès comme une chose importante à obtenir.

J'entrais dans le monde avec un esprit réfléchi et un caractère formé: c'est-à-dire, avec beaucoup d'idées sur des choses que je n'avais jamais vues, et des partis pris sur une foule de situations que je ne connaissais pas.

Je fis donc le projet de plaire; c'est un moyen pour ne pas y réussir. Pour parvenir à plaire dans la société, il ne faut guère y porter d'abord que la crainte de déplaire.

On croit plaire aux autres par les qualités qu'on a en soi; on ne s'imagine leur déplaire que par des raisons qui tiennent à eux. C'est en soi que l'on espère, et ce sont eux que l'on craint. Celui qui veut plaire cherche à se faire connaître, celui qui craint de déplaire s'étudie à connaître ce qui l'entoure. Il façonne ses manières sur la place qu'on lui laisse. Les miennes s'étaient formées sans moule. Contente de mes avantages, j'oubliai qu'il fallait que les autres en convinssent.

„Je suis bonne, disais-je, et l'on m'aimera." Je me croyais de l'esprit, je présumai qu'on ferait cas de mon opinion.

Son cœur est indulgent et son goût est sévère.

C'est là le portrait d'une femme aimable. Je ne sais si le vers était fait alors; mais il m'a toujours semblé que je l'avais su d'avance. C'était ce que je croyais qu'on penserait de moi.

* * *

J'allai un jour à la première représentation d'une pièce dont on disait merveille; elle fut portée aux nues. Elle avait cependant des défauts palpables. Je les fis remarquer, il fallut bien en convenir; on n'en conclut pas moins que j'étais excessivement difficile. Le soin que j'avais de ne discuter que des choses qui en pussent valoir la peine, me fit appeler pédante. Les femmes voulurent bien avoir peur de moi, les hommes supposèrent que je les ennuyais. Tout le monde pensa qu'il devait être trop difficile de me plaire, et je ne plus à personne.

„Patience, me disais-je, on ne me connaît pas encore assez. La sévérité du goût effarouche d'abord; mais la bonté du cœur est si rassurante! On ne doute plus de la rectitude de mon jugement; je puis sans crainte me livrer à toute l'indulgence de mon caractère."

Et la première fois que j'ouvris la bouche pour défendre quelqu'un qu'on accusait assez légèrement: „Il faut toujours, dit une femme en se retournant, que Mlle de.... pense le contraire des autres."

* * *

Deux jours après, quelques messieurs de ma société s'amusèrent à persiffler toute une soirée un de leurs amis, qui n'avait pas l'esprit de s'en apercevoir ou de se défendre: cela parut très-gai; les femmes riaient aux éclats, en feignant de se cacher sous leurs éventails.

Cela m'embarrassa et me déplut; je le dis, j'insistai sérieusement pour qu'on finît cette plaisanterie. On jeta les hauts cris; quelques femmes déclarèrent qu'il n'y avait pas moyen de vivre avec moi, et le lendemain tout le monde sut que j'avais été d'une maussaderie parfaite.

Je ne perdis pas courage: je continuai à défendre les absents, à soutenir les opprimés; je m'opposais aux exagérations, je m'élevais contre les méchancetés: on dit que j'avais la prétention de tout blâmer!

Je me fâchai un jour contre quelqu'un qui

voulait tourner en ridicule une personne respectable; on prétendit que je ne ménageais personne. Une femme dont j'avais mal reçu les confidences, qui avaient pour objet de me brouiller avec mon amie la plus intime, répandit partout que j'avais l'humeur très-difficile; et un homme très-brusque, contre qui j'avais pris le parti de quelques personnes, victimes de ses incartades, déclara qu'il évitait de me rencontrer, parce qu'il avait peur que je ne lui fisse des scènes.

***

Une vieille dame, que je rencontrais souvent et qui m'écoutait, m'observait sans rien dire, m'adressa un jour ces paroles:

„Prenez garde, Mademoiselle: vous voulez des succès et vous agissez comme si vous ne prétendiez qu'à l'estime. On obtient de la considération par l'ensemble de sa conduite; on ne plaît que par les détails.

„La société est l'affaire de chaque jour; ce n'est point une association constante où l'on place ses fonds pour en retirer l'intérêt par la suite; c'est une foire composée de marchands de passage. Ils ne vous font point de crédit; il faut les payer comptant.

„Quelle reconnaissance l'homme que vous rencontrez aujourd'hui, peut-il vous devoir pour un sentiment de bonté, dont il ne sera peut-être pas à portée de profiter demain pour son propre compte, et qui ne fait que contrarier en ce moment la fantaisie qu'il aurait d'être méchant?

„Il importe peu au monde que vous annonciez de bonnes qualités; il veut que vous l'en fassiez jouir, et préfère aux vertus qui promettent beaucoup, les agréments qui donnent un peu.

„L'indulgence excuse tout, excepté la disposition à ne rien excuser; c'est le propre de l'homme raisonnable. La facilité tolère tout, même l'intolérance; c'est ce qui fait l'homme aimable. La facilité laisse passer également et l'action aimable et le blâme qu'on lui inflige, et ne s'indigne pas plus du ridicule donné à une imprudence que de l'imprudence elle-même. La facilité est l'indulgence du moment, celle qui convient à un état de choses où l'on vit au jour le jour.

„Soyez facile dans le commerce de la société, et l'on vous dispensera d'indulgence dans le commerce de la vie; ayez de la bonhomie, et l'on vous dispensera de la bonté. Sachez donner quelque tournure à l'opinion des autres, et l'on vous dispensera d'en avoir une à vous. Quand vous voudrez combattre avec succès une méchanceté, commencez toujours par un sourire. Le monde n'est pas fâché qu'on ait de l'esprit et de la vertu; mais c'est comme les amants, pour qu'on lui en sacrifie quelque chose."

Ce langage, ma chère enfant, est d'une haute sagesse; depuis que je l'ai entendu, je n'ai cessé de m'en pénétrer, même après mon mariage, et je m'en suis parfaitement trouvée. Aussi ne puis-je mieux faire que de vous le répéter, pour répondre à la demande de conseils que vous m'adressez, à l'occasion de votre entrée dans le monde. Méditez-le donc bien, je vous en prie.

LA DOUAIRIÈRE C. DE M.

UN CŒUR DE FEMME TRANSPARENT.

Parmi les choses ingénieuses que renferment les fictions mythologiques, figure le jugement de Momus, où se trouve critiqué la structure du corps humain, surtout parce qu'on n'a pas placé au cœur une petite fenêtre; ce qui signifie, que le cœur de l'homme est plein d'artifice et de fausseté, et que ce qu'on montre au dehors, n'est jamais un signe certain de ce qui se passe au dedans.

Certes, la lucarne de Momus eût été, en amour d'abord, d'une grande commodité pour les deux sexes. Car combien on eût épargné de serments et de parjures à l'amant, de dissimulation et d'hypocrisie à l'objet aimé, si chacun d'eux eût pu voir clair dans le cœur de l'autre! Ainsi, moi, qui suis follement épris de la belle Amélie, que ne donnerais-je point pour pouvoir lire dans ce cœur indéchiffrable, pour savoir si je suis aimé; ou, supposé que je ne le sois pas, pour connaître au moins l'heureux mortel qu'on me préfère!...

***

Hier soir, je m'endormis la tête pleine de ces idées, et il me sembla que je voyais Amélie assise auprès de moi. Plongé dans le ravissement, je contemplais ses charmes, lorsqu'en arrêtant mes yeux sur sa poitrine, je m'aperçus qu'elle était de cristal, en sorte que je voyais clairement tout ce qui se passait dans son cœur.

J'y vis d'abord des étoffes, des dentelles, des rubans, des colifichets de toutes espèces; en un mot, je pris le cœur de mon idole pour la boutique d'une marchande de modes.

Toutes ces babioles disparurent, et j'aperçus à leur place de riches livrées, de beaux attelages, des carosses superbes qui entrèrent à la file et se promenèrent dans la cour.

Cela dura une bonne demi-heure; différentes scènes se suivirent rapidement: la comédie, le sermon, puis un bal de la cour, puis un spectacle de la foire. Et puis ce fut une jolie paire de pantoufles qui règna dans le cœur d'Amélie, pendant une heure entière. Les mules ne tinrent pas contre un petit chien; et au bichon succédèrent, l'un après l'autre, un perroquet, un écureuil et un singe.

***

Ciel! quelle fut ma joie, lorsqu'après ces dignes favoris, je parus enfin, moi indigne! Je veux dire, lorsque j'aperçus ma petite figure installée, établie à son tour dans ce domaine charmant. Je la voyais qui riait aux anges, tant elle était contente de sa situation. Mais cela ne dura pas longtemps: le cœur fit un soupir, et mon petit représentant disparut.

Je vis à sa place une espèce de rustre, qui portait sous chaque bras un gros sac d'argent; et bientôt après, ce malotru fut chassé par un noble personnage, aussi sot et aussi mal fait que lui.

Nous fîmes, ces deux rivaux et moi, ce que font dans le cœur d'Amélie l'amour, l'intérêt et l'ambition: nous nous chassions tour à tour, et jamais poste ne fut disputé plus opiniâtrement.

Je l'emportai à la fin. Alors, dans l'ivresse de ma victoire, je ne pus modérer mes transports, et je voulus embrasser cette belle demoiselle de cristal. Mais, ô disgrâce! ô malheur! je m'éveillai tout-à-coup, et je trouvai l'objet de ma tendresse métamorphosé en oreiller...

***

Suis-je dans le vrai cœur d'Amélie, comme je me suis vu dans ce cœur imaginaire?

Je meurs d'incertitude entre l'espérance et la crainte: j'étais ce matin d'une confiance, d'une gaieté incroyable; mais sur les onze heures, j'ai entendu une vieille femme qui disait à sa commère, que tout songe est mensonge, et que quand il est blanc, il faut entendre noir. Ce malheureux dicton m'a confondu; et puis je commençais déjà à ne plus tant aimer le cœur de cristal; je m'étais ressouvenu d'un vers, où une belle insensible est appelée:

„Un cristal, un glaçon qui ne se fondra jamais."

Enfin je ne puis m'ôter de l'esprit que si mon illusion eût duré plus longtemps, le vilain richard serait revenu encore avec ses sacs...

MARTIAL.

BANNIE DU TOIT PATERNEL!

Roman.

QUATRIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.

V.

L'avocat Sutton, après avoir pris connaissance de la missive de l'Indienne, se dit qu'il ne comprenait pas le moins du monde pourquoi celle-ci était si pressée de s'entretenir avec lui.

— Voudrait-elle peut-être me consulter sur son mariage? Aurait-elle entendu parler de la conduite antérieure de son fiancé?... En tout cas, je vais me rendre à ses désirs, car je suis vraiment curieux de connaître la future marquise de Darkwood.

Il jeta son cigare, mit la lettre en poche et se dirigea vers les écuries où il se fit seller un cheval et partit immédiatement.

Un quart-d'heure après, il descendait de sa monture devant le perron du château de Beechmont, et fut introduit aussitôt dans le boudoir de la propriétaire.

M. Sutton avait eu à peine le temps d'admirer la splendeur et le bon goût de tout ce qui l'entourait, que la dame de Beechmont entra, vêtue d'une robe de velours noir qui faisait vivement ressortir sa beauté sévère.

L'avocat s'inclina profondément devant elle, et se dit que de sa vie il n'avait vu une plus magnifique créature.

— M. Sutton, dit-elle, je suis Miss Norreys, et j'ai des excuses à vous faire pour la manière peu cérémonieuse avec laquelle je vous ai prié de venir me trouver sans délai; mais quand vous aurez entendu ce que j'ai à vous communiquer, vous me le pardonnerez.

— Il est inutile de vous excuser, Madame, dit galamment le vieil avocat; Lord Darkwood vient justement de m'informer que vous l'honorez de votre estime et que vous deviendrez bientôt marquise de...

— Cette annonce est bien prématurée, interrompit l'Indienne avec vivacité et hauteur; nous ne sommes pas fiancés; j'ai promis de lui donner une réponse décisive d'ici à huit jours, et cette réponse pourrait être négative.

L'homme de loi leva la tête avec surprise.

— Vous avez peut-être, Madame, à m'interroger sur la vie de Lord Darkwood, avant qu'il ne fût parvenu à la haute position qu'il occupe actuellement?... J'ai été l'avocat de la famille Darkwood de père en fils, et l'honneur de cette famille m'est aussi cher que le mien propre. C'est pourquoi je ne pourrai répondre à aucune question qui tendrait à amener une rupture entre vous, Madame, et sa Seigneurie.

— Vous êtes dans l'erreur, Monsieur, je ne vous ai pas demandé de venir ici pour vous interroger sur la vie du capitaine Tollish. Asseyez-vous, je vous en prie, et vous verrez que j'ai à vous entretenir de choses bien plus importantes.

L'avocat obéit, tandis que la dame prenait une chaise et se mettait tout à côté de lui.

Alors Miss Norreys, d'un ton grave, lui demanda s'il avait beaucoup aimé le marquis Edward, qui avait péri dans le naufrage de la „Sylphide?"

M. Sutton, étonné de ce changement de sujet et de cette question, regarda son interlocutrice d'un air interrogatif.

— Si je l'aimais, Madame! exclama-t-il; mais sa mort a été une des plus grandes douleurs de ma vie. Tous ceux qui le connaissaient lui étaient profondément attachés; il était noble de cœur, brave, généreux, loyal; enfin, il était doué des plus belles qualités.

VI.

Les lèvres de la jeune femme se plissèrent.

— Epargnez moi ces éloges, dit-elle; ce que je vais faire n'est pas par égard pour lui... Cependant, il était moins vil que son cousin... M. Sutton, quand je vous parlais tout à-l'heure du précédent marquis, et que je vous disais qu'il était mort, je ne me suis pas exprimée correctement; j'aurais dû vous dire qu'on le supposait mort....

— Mais il est mort, Madame!... Le capitaine Foster ...

— S'est trompé, continua l'Indienne. Sachez que j'ai eu des soupçons quant à la réalité de sa fin et que j'ai envoyé mon homme d'affaires en Corse pour prendre des informations directes. M. Barsby est revenu de son voyage ce matin, et il m'a appris que.... Lord Darkwood ne s'était pas noyé...

— Pas noyé!

— Non!... Recueilli par un petit bateau, il est resté pendant des semaines dans une cabane de pêcheurs, entre la vie et la mort. Aussitôt que sa santé le lui a permis, il est parti pour l'Angleterre...

— Impossible, Madame!

— C'est cependant l'exacte vérité. Il est arrivé à Londres le soir, et on suppose qu'il s'est mis en route immédiatement pour son château. Depuis cette époque, on n'a plus entendu parler de lui...

— Miss Norreys, vous avez été trompée, c'est invraisemblable! s'écria l'avocat avec une profonde agitation.

— Il a dû arriver à Dunholm vers minuit, continua la châtelaine, sans répondre à l'exclamation de son interlocuteur; les domestiques étaient alors tous couchés... Ce sera donc le ci-devant capitaine Tollish qui l'aura reçu, et si mes pressentiments ne me trompent pas, je dirai... qu'alors il a été assassiné par son cousin, ou bien qu'à l'heure présente, il languit dans les souterrains du vieux château...

L'avocat se leva vivement.

— Madame, s'écria-t-il d'une voix rauque, savez-vous bien que vous accusez le lord actuel d'un crime horrible?

— Je le sais, et je le déclare coupable, fit froidement la jeune femme.

— Bonté divine! exclama M. Sutton, mais c'est de la folie... Vous n'oseriez pas soutenir une accusation aussi abominable.

— Si fait, Monsieur, je l'ose... Et quand vous aurez entendu la déclaration de M. Barsby, vous serez certainement de mon avis.

Une sueur froide perla sur le front du vieil avocat.

L'accusation lui paraissait monstrueuse, mais Miss Norreys semblait pleinement convaincue du crime. Qu'y avait-il à faire?

— Je suis le conseiller, l'ami du marquis, dit-il; comment voulez-vous que j'aille l'accuser ouvertement d'un forfait dont il n'y a pas de preuves? Et s'il n'était pas coupable, je vous demande, quelle serait sur mon compte l'opinion du pays?

— Ecoutez, il s'agit de travailler dans l'ombre, et si nous ne trouvons aucune trace de Lord Darkwood, nous nous tairons... Mais, pour l'amour de votre ancien ami, vous devez nous aider à faire des recherches; vous devez nous accompagner aux souterrains.

M. Sutton déclara qu'il consentait à cette demande.

— Nous serons en nombre, continua l'Indienne; moi, d'abord, M. Barsby, M. Chilton, un ami dévoué, et puis vous, Monsieur. Maintenant vous feriez bien de vous ouvrir au vieux sommelier qui aimait tant son maître; on peut avoir confiance en lui; il nous procurera les clefs des ruines. Cette nuit même, nous y ferons notre première visite.

— Soit, Madame, j'agirai comme vous le voudrez. Oh! si mon noble ami pouvait nous être rendu!

VII.

En ce moment, on frappa à la porte, et M. Barsby, l'homme d'affaires, entra.

La dame de Beechmont le pria de répéter devant l'avocat le récit qu'il lui avait fait quelques heures auparavant, récit qui finit par convaincre à peu près M. Sutton que, mort ou vivant, Lord Darkwood devait se trouver dans les cachots souterrains.

— Vous pouvez compter sur moi, Madame, dit-il, je suis à vos ordres; mais il faut que cette expédition se fasse avec beaucoup de prudence.

— Soyez tranquille, Monsieur; moi, je vais m'assurer de la coopération de Lord Chilton, pendant que vous mettrez le sommelier dans nos intérêts. Quand minuit sonnera, moi et mes amis, nous nous trouverons à l'entrée du parc qui conduit aux ruines.

— Bien, dit l'avocat; maintenant que tout est bien réglé, je vous laisse, le marquis m'attend.

M. Sutton retourna à Dunholm, vivement agité; il lui semblait qu'il ne pourrait jamais attendre jusqu'à minuit pour avoir la clef de ce sombre mystère, pour apprendre si son bon maître et ami était encore au nombre des vivants.

Enfin l'heure du dîner arriva.

M. Sutton fut un triste convive, tandis que Lord Darkwood, au contraire, n'avait jamais été de plus joyeuse humeur. Il vidait verre sur verre et entretint longuement son hôte de ses futurs projets, quand il serait l'heureux époux de la belle étrangère.

Le repas terminé, Lord Darkwood s'excusa auprès de M. Sutton de ce qu'il était obligé

LES PUITS DES STEPPES DE DOBRUDSCHA.

de le quitter, et fit atteler sa voiture pour le conduire chez des connaissances, où il allait passer une partie de la soirée.

Le célèbre avocat se réjouit de cet incident, qui allait lui faciliter la tâche qu'il avait à remplir près du sommelier.

Après le départ du marquis, il alla trouver cet ancien serviteur de la famille, et demanda à lui parler en particulier.

Nous n'avons pas besoin de décrire la stupéfaction, ni l'horreur qu'éprouva le vieillard, en entendant le récit de M. Sutton. Il nous suffira de dire qu'il se mit de cœur et d'âme à la disposition de Miss Norreys et promit à M. Sutton de lui procurer les clefs du vieux château, à l'heure convenue.

La châtelaine de Beechmont n'était pas, de son côté, restée inactive.

Dans le courant de la soirée, elle avait pris Lord Chilton à part, en lui disant qu'elle voulait le consulter sur un projet important.

— Ce projet concerne-t-il Miss Winter? demanda le jeune homme.

— Non, fit la dame; j'ai à vous entretenir de Lord Darkwood

Ronald eut un sourire significatif.

— Vous allez sans doute m'annoncer votre prochain mariage avec le marquis?

— Nullement, je ne l'épouserai jamais, dit Miss Norreys d'une voix vibrante. Ecoutez.

Et elle lui raconta rapidement le voyage de M. Barsby en Corse, et ce qui en était résulté.

Elle finit en disant:

— Nous allons cette nuit explorer les caveaux: voulez-vous être des nôtres?

VIII.

Le vicomte avait été frappé d'horreur en entendant cette révélation, et ne comprenait pas comment il était possible d'accuser le marquis d'un crime aussi affreux. Cependant, il ne voulut pas refuser de se joindre aux recherches qu'ils allaient entreprendre.

— J'irai, dit-il gravement. Si le fait que vous avancez est vrai, si Lord Edward Darkwood vit, c'est à vous qu'il devra sa délivrance. Puis-je vous demander, Miss, la raison de l'étrange intérêt que vous portez à ce marquis qu'on croit décédé, et pourquoi vous avez envoyé un agent dans cette contrée lointaine? Est-ce parce que vous avez des doutes sur celui qui aspire à devenir votre époux?...

L'Indienne se tourna vivement vers lui:

— Lord Chilton, dit-elle à voix basse et contenue, ces deux hommes, ces deux cousins, ont autrefois empoisonné l'existence d'une innocente jeune fille, dont ils ont même causé la mort.... Je l'ai connue de la façon la plus intime et j'ai juré de la venger.... Le capitaine Tollish était le plus coupable des deux. C'est sur sa tête que doit surtout tomber le poids de ma vengeance.... J'entends le priver du rang, des biens, des honneurs dont il jouit actuellement et auxquels il attache un si grand prix. Quant à l'autre, continua-t-elle pendant que son pâle visage s'animait et que ses yeux jetaient une lueur étrange; quant à l'autre.... je me vengerai en lui rendant la liberté, la vie, la fortune.... Et s'il apprend à qui il sera redevable de tous ces biens, oh! c'est alors que son châtiment sera complet....

— Vous les haïssez donc tous les deux? demanda le vicomte étonné.

— Les haïr!

Oh! que d'expressions diverses se peignirent sur les traits de Miss Norreys, pendant qu'elle prononçait ces deux mots. La colère, la douleur, la tendresse, l'angoisse s'y succédèrent tour à tour.

— Oui, je les hais tous deux, dit-elle lentement. Ils l'ont tuée et je la vengerai.

— Ma chère dame....

— Ne m'interrompez pas, Lord Chilton, ne tâchez pas de me détourner de mon œuvre; rien ne peut changer ma résolution. Oui, cette nuit j'accomplirai mon projet, et demain, je partirai d'ici. Je ne reviendrai plus à Beechmont; je mettrai la propriété en vente. Quand j'aurai rempli ma mission, ma vie n'aura plus aucun but.... Je vous aiderai à retrouver celle que vous aimez, Milord, et après votre mariage avec elle, je quitterai l'Angleterre pour jamais. Maintenant, retournons vers nos amis, et souvenez-vous que nous partirons de Beechmont vers onze heures, pour aller au rendez-vous convenu.

Ils se dirigèrent vers le salon, où ils étaient à peine entrés qu'un domestique vint annoncer l'arrivée d'un étranger portant le nom de Craft, et qui désirait parler à lord Chilton.

C'était le détective auquel Ronald avait donné pour mission de rechercher les parents de Gwendoline, et de découvrir l'histoire mystérieuse de sa naissance.

(A continuer.)